



Dossier
Nuits urbaines

Nuits, objets de peurs et de désirs à Maboneng (Johannesburg, Afrique du Sud)

Chrystel Oloukoï

Ulm, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne

Sociétés politiques comparées

38, jan.-avr. 2016

ISSN 2429-1714

Article disponible en ligne à l'adresse : http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria2_n38.pdf

Citer le document : Chrystel Oloukoï, « Nuits, objets de peurs et de désirs à Maboneng », *Sociétés politiques comparées*, 38, jan.-avr. 2016.

Maboneng, qui signifie « lieu-lumière » en sotho, est un espace en cours de gentrification¹ au sein du quartier populaire de Jeppestown, à l'est du centre-ville de Johannesburg. Les transformations qui affectent cet espace se jouent sur fond de dévalorisation symbolique et matérielle. En effet, la progression de la gentrification s'y appuie sur un ensemble de représentations et de discours négatifs sur ce quartier. Sous couvert de « régénération urbaine² », on assiste à une véritable opération de reconquête d'un centre-ville qui a connu après la chute du régime d'apartheid (1948-1994) une dynamique de paupérisation, et dont la population est majoritairement noire et précaire³. En lien avec cette dynamique de paupérisation, le centre-ville de Johannesburg est réputé dangereux, infréquentable, et ce de manière paroxystique la nuit⁴. Cette conception du centre-ville nocturne est socialement située : ce sont les pratiques des classes populaires, telles qu'imaginées par les classes dominantes, qui sont au cœur de l'image de Johannesburg comme « ville du crime⁵ ». Cependant, ce centre-ville nocturne à la réputation sulfureuse est aussi un objet de désir, ce dont témoignent justement le retour des classes dominantes et le processus de gentrification. Cette ambivalence, d'une certaine façon, est fondatrice de Maboneng.

Ainsi, à partir des pratiques spatiales mais aussi discursives de ces classes dominantes, je me propose d'analyser dans ces pages les mécanismes qui érigent les espaces nocturnes en objets de peur et de désir à Johannesburg, d'une part dans leur dimension matérielle, d'autre part dans leur dimension symbolique et plus précisément discursive. Je défends notamment que le rapport des classes dominantes à ces espaces est marqué par un processus de déréalisation. Cette notion, empruntée à la psychologie⁶, désigne le fait, chez un individu, d'avoir une perception ou une expérience du monde altérée, ce dernier lui paraissant étrange, voire irréel. Entre l'expérience (*experiencing self*) et la représentation (*observing self*) se crée une dissociation propre à susciter l'angoisse⁷. Passant de l'individu à un groupe social donné, j'entends par déréalisation le processus par lequel les espaces nocturnes centraux sont rendus étranges aux classes dominantes de Johannesburg, du fait d'une dissociation entre l'expérience de ces espaces, et leur représentation. Dans un premier temps, je mettrai en évidence le caractère limité de l'expérience que ces populations ont des espaces

¹ Au sens d'une « réappropriation matérielle et symbolique d'espaces populaires (de résidence ou de travail) par des classes plus aisées » (Clerval, 2008, p. 19). Jonathan Liebmann, auteur du projet, a créé l'entreprise Propertuity pour gérer le développement du Maboneng Precinct (achat, réhabilitation et vente d'immeubles). A ce titre, les caractéristiques de cette gentrification renvoient à ce que Neil Smith décrit comme une « nouvelle phase » de la gentrification, où celle-ci n'est plus le fait d'individus isolés, mais devient une véritable stratégie urbaine mobilisée par des acteurs privés, publics ou par une combinaison des deux (2002).

² Le site du Maboneng Precinct présente le projet sous le terme d'*urban regeneration*.

³ Beavon, 2004 ; Guillaume, 2000.

⁴ Dirsuweit, 2002 ; Guillaume, 2004

⁵ Guillaume, 2004.

⁶ Arlow, 1966 ; Sarlin, 1962.

⁷ Arlow, 1966.

nocturnes ; dans un second temps, je montrerai en quoi cette expérience limitée contraste avec l'importance disproportionnée que ces espaces prennent dans leurs représentations, au point de revêtir une dimension presque mythique.

LA DÉRÉALISATION COMME CONDITION DU DÉSIR ET DE LA PEUR

Si les espaces nocturnes johannesbourgeois sont à la fois des objets de peur et de désir, c'est notamment en raison du rapport particulier qu'ont les classes dominantes à ces lieux. C'est en effet à travers le prisme de la distance qu'elles les abordent, du fait de tout un ensemble de discours sur le danger. Ces discours participent aussi, paradoxalement, de l'attrait de ces lieux. La distance qui caractérise le rapport des classes dominantes à ces espaces contribue à les déréaliser et renforce la peur qu'ils inspirent, ainsi que l'attraction qu'ils suscitent.

Distance : un espace nocturne urbain abordé en pointillés

Les pratiques spatiales des classes dominantes de Johannesburg se caractérisent par un usage fréquent de l'automobile : de jour comme de nuit, la rue est globalement évitée⁸, mais de manière plus importante et systématique la nuit. Cet usage extensif de la voiture induit un rapport spécifique à l'espace urbain, fait d'espaces traversés et de destinations ou points d'arrivée. Dans les représentations des classes moyennes et supérieures de Maboneng, plus précisément, la nuit est abordée en pointillés, de lieux en lieux. En dehors de l'espace fermé du club ou semi-fermé des bars et des restaurants, les espaces nocturnes urbains ne sont que traversés, aperçus derrière les vitres des voitures. Ce rapport fait de distance et de méfiance contribue à déréaliser la ville nocturne. Ainsi, la carte mentale de Robert Crawford, résident de Maboneng, originaire de Cape Town, illustre la prégnance de la destination dans les représentations de la ville nocturne : l'espace y apparaît comme un espace fondamentalement discontinu, une somme d'établissements précis (« *clubbing establishments* », « *establishments* », « *nightlife districts* », « *clubs* », « *the new places* », « *places* »), situés dans des quartiers définis.

Pour Robert, l'espace nocturne s'appréhende par des points d'entrée qui dessinent une carte de la vie nocturne à Johannesburg et découpent la ville en districts nocturnes, lesquels correspondent plus au moins aux différents quartiers de Johannesburg. De manière significative, la nuit semble ici réduite à la « vie nocturne ». La « vie nocturne », ou *nightlife*, dans le discours de Robert, renvoie à une définition très précise et exclusive : à savoir l'implantation croissante d'établissements festifs et sélectifs dans les centres-villes urbains, en lien avec la pénétration croissante des capitaux nationaux et internationaux à cet échelon urbain théorisée sous le terme de *night-time economy*⁹. Dans ce contexte, le centre-ville est mis en scène comme un espace de loisirs nocturnes se faisant la vitrine de l'image internationale de la ville¹⁰. La carte de Robert en dit autant par ce qu'elle montre que par ce qu'elle ne montre pas : tout le versant de la vie nocturne qui se joue en dehors des établissements nocturnes. Sa pratique de l'espace est emblématique de sa position sociale : pour les classes dominantes de Johannesburg, l'expérience de la nuit se fait majoritairement à distance de la rue, dans des espaces fermés ou semi-fermés.

⁸ Dawson, 2006.

⁹ Chatterton et Hollands, 2003.

¹⁰ Gravari-Barbas, 1998, 2006.

Robert Crawford



the main acknowledged/legitimate townships such as Soweto, Orange Farm, and Alexandra have lots of smaller pubbing establishments of varying legality to mainly entertain people living there. there are also some more establishments in areas serving large numbers of students, such as Joburg CBD, braamfontein, melville and auckland park.

in other suburbs, there are far fewer options. many established and aspirational neighborhoods don't want the noise and associated petty crimes that come from having nightlife districts. elite-ish places like sandton can avoid most of the petty crime issues by charging very high cover charges for the clubs to provide better security outside. plus high cover and high drinks charges ~~keep~~ keep "those problem people" away as well.

in the redevelopment areas in hillbrow, joburg cbd, and maboneng/jeppe, the attractions in night life are pretty segmented to various groups - the students, the gays and the people who were in the area all alongside the urban decay that happened. most students and long-term residents can't afford some of the new places, especially in maboneng, and those who say they live in maboneng and not jeepestown will more than likely not be in many of the places that survived the bad times or replaces that are among them without a "guide".

Figure 1 : Carte mentale de Robert Crawford (23 janvier 2015), un rapport à l'espace emblématique des pratiques spatiales nocturnes des classes dominantes¹¹

Stratégies d'évitement : une rue nocturne abordée à travers une série de médiations

Cette position à distance des espaces urbains nocturnes s'accompagne de stratégies d'évitement dans les espaces semi-fermés. En effet, alors que le club est un espace clos, marqué par toute une série de dispositifs sécuritaires, les bars et les restaurants se caractérisent par une semi-fermeture, c'est-à-dire par une mise en scène plus subtile de la distance. L'organisation spatiale des lieux ouverts la nuit (boîtes, bars, restaurants, auberge de jeunesse) se signale par une dualité entre espace intérieur et espace extérieur qui définit aussi des degrés de publicisation sociale des espaces¹². La dualité de l'organisation de ces établissements, entre espaces intérieurs et espaces extérieurs (ou espaces intérieurs mimant l'extérieur par le mobilier), témoigne de formes d'ouvertures restreintes, négociées, à l'environnement urbain nocturne. Des baies vitrées ouvertes sur un paysage urbain nocturne (figure 2) aux rooftops¹³ (figure 3), en passant par les cours intérieures (figures 4 et 5) et les terrasses entourées de rangées d'arbres (figure 6), les stratégies spatiales ne manquent pas pour réinvestir les espaces nocturnes de Maboneng tout en se plaçant en position de retrait, afin d'éviter l'exposition à l'autre sous toutes ses formes, les plus craintes étant l'acte criminel et les sollicitations monétaires.

¹¹ Ma méthodologie était composée d'un entretien suivi, si la personne acceptait d'aller plus loin, d'une marche urbaine et d'une production libre en rapport avec la nuit (carte mentale, photographie, vidéo...).

¹² Guinard, 2014.

¹³ Toits d'immeubles parfois aménagés, accessibles aux résidents/clients, et selon des modalités variables aux extérieurs. Je conserve le terme anglais car il renvoie plus directement à cette idée que le terme français « toit ».



Figure 2 : Les baies vitrées :
voir depuis un intérieur protégé,
La Musa Jazz Lounge, 6 février 2015, 20h27



Figure 3 : Espace surélevé donnant
sur Fox Street à Arts on Main,
5 février 2015, 21h17



Figure 4 : Seconde cour intérieure
du Backpacker, 4 février 2015, 19h27



Figure 5 : Cour intérieure du Poolside,
19 février 2015, 21h53
(photo Juliette Garms)



**Figure 6 : Terrasse
du restaurant Pata Pata,
Fox Street, 31 janvier 2015, 21h41**

On peut analyser l'ensemble de ces formes spatiales à travers le prisme de la distance : les espaces nocturnes extérieurs sont recherchés comme arrière-plans esthétiques, non comme espaces pratiqués en dehors de lieux semi-ouverts, en raison du regard que portent les classes dominantes sur ces espaces et sur la temporalité nocturne. Tels sont, ainsi, les propos de Tide, résidente du Maboneng Precinct :

« The Mandela Bridge ! I wouldn't walk there at night, I know stories. People get mugged there. But I do walk during the day, everyday. I think *from a distance* that place looks beautiful at night. The lighting is amazing, but I wouldn't walk¹⁴ » (entretien du 22 février 2015, propos soulignés par l'auteur).

Les dîners ou soirées festives sur les *rooftops* illustrent l'ambiguïté des rapports aux espaces nocturnes centraux, désirés comme objets de contemplation esthétique mais niés comme espaces vécus par les pratiques spatiales (retrait dans les *suburbs* et centre-ville surtout parcouru en voiture et évité la nuit). L'espace juridiquement privé du *rooftop* tend à restreindre l'accessibilité sociale du lieu et permet la domination symbolique, par le regard, d'un centre-ville nocturne qui, sous d'autres modalités, inspire plutôt la peur. La relation des classes dominantes aux espaces nocturnes de Maboneng se caractérise ainsi par un double mouvement de réinvestissement (désir) et de retrait (peur), via un ensemble de stratégies de mise à distance matérielle et symbolique. Ces différentes stratégies spatiales, mais aussi esthétiques, sont autant de moyens de rendre possible l'expérience nocturne, comme compromis. Le sentiment de peur est ici difficilement séparable du plaisir que cette expérience limitée des espaces centraux nocturnes procure : c'est notamment l'idée de s'exposer au risque, de manière contrôlée néanmoins, qui amplifie l'attractivité de ces espaces et de cette temporalité. Cependant, cette expérience limitée des espaces nocturnes, négociée, contribue à les déréaliser, au sens où les peurs qu'ont les classes dominantes des espaces nocturnes centraux sont à proportion de leur ignorance de ceux-ci.

LA DÉRÉALISATION SYMBOLIQUE : L'ESPACE URBAIN NOCTURNE COMME ESPACE MYTHIQUE

A la déréalisation matérielle des espaces nocturnes centraux, liée à des stratégies de mise à distance et de contact limité, correspond une déréalisation symbolique. Danger et peur font partie de l'identité urbaine à Johannesburg, dans la mesure où les représentations associées à la ville sont fortement rattachées à ces deux motifs. Cette identité urbaine relève d'une logique proche du mythe urbain, non pas au sens où elle ne serait pas fondée sur des chiffres tangibles, mais au sens où cette violence bien réelle est mise en

¹⁴ Tide : Le pont Mandela ! Je n'y marcherais pas la nuit, j'ai entendu des rumeurs. Les gens s'y font agresser. Mais j'y marche le jour, chaque jour. De loin, c'est vraiment beau la nuit. Le jeu de lumières est extraordinaire, mais je n'y marcherais pas.

scène, amplifiée, voire stylisée¹⁵ par ceux qui produisent des discours et des images sur la ville, qu'ils y habitent ou non¹⁶. Par ailleurs, il y a un décalage important entre la perception de la criminalité et les statistiques, même si ces dernières ne prennent en compte que les crimes ayant été rapportés : ainsi, la baisse des taux de criminalité enregistrée prend du temps à être intégrée. Une émission de Radio 702¹⁷ est à cet égard révélatrice : les présentateurs y commentent avec humour le nouveau classement mondial des villes les plus dangereuses, s'étonnant que trois agglomérations sud-africaines y figurent mais que la plus attendue – Johannesburg – s'en trouve absente. Cela en dit beaucoup sur les représentations que suscite la ville, une image dont la municipalité cherche pourtant à se défaire.

Les mythes urbains s'incarnent dans des lieux, des temps et des corps privilégiés. Celui de Johannesburg dessine trois figures archétypales : le centre-ville, la nuit et le corps du jeune homme noir pauvre¹⁸. Ces trois figures ne sont pas trois composantes dissociables de ce mythe, mais des éléments solidaires qui se nourrissent les uns des autres. Le jour, le centre-ville ne fait plus autant peur aux classes moyennes et aisées que par le passé ; les opérations de « régénération urbaine » menées par la municipalité, ou par des acteurs privés comme dans le cas de Maboneng, ainsi que la baisse réelle des taux de criminalité dans le centre-ville en général, jouent un rôle non négligeable dans cette évolution. En revanche, l'association centre-ville et nuit continue de contraindre fortement les pratiques urbaines de ces populations. De même, le corps du jeune homme noir pauvre n'inspire pas la même peur selon les lieux et les temps : le centre-ville amplifie la peur du fait de la multiplicité des corps noirs masculins et pauvres en son sein, tandis que la temporalité nocturne, qui accroît le sentiment de vulnérabilité des classes dominantes, joue un rôle d'amplificateur des connotations sociales associées à ces corps.

Cherry Lane, un des établissements nocturnes de Jeppestown, est emblématique de la manière dont la circulation de récits et de rumeurs contribue à ériger les espaces nocturnes populaires en espaces intrinsèquement dangereux, voire à les mythifier. Ainsi, lors de mes entretiens, une rumeur sur le club m'a été répétée par des interlocuteurs différents, certains ayant assisté à la scène décrite, d'autres l'ayant entendue de seconde main, de sorte que plusieurs récits de la même histoire peuvent être distingués (dans l'ordre chronologique des entretiens) :

1^{er} récit [Alice Cabaret] : Après, je sais que y'a eu des essais pour intégrer la nightlife, ce genre de nightlife par des gens de Maboneng. Donc y'a un truc qui s'appelle Cherry Lane, faudrait que tu demandes à Tikhe, c'est elle qui m'a raconté. C'est une espèce de club de striptease je sais pas... A chaque fois c'est un peu dodgy tu vois... Tu peux y avoir la meilleure nuit de ta vie parce que c'est trop marrant, ou alors les pires... Y'a un jour y'a un gars qui a essayé de violer la **stripteaseuse** sur scène, tu vois (entretien du 21 janvier 2015).

2^e récit [Sine] : I heard that **they** have sex in front of everybody there, they don't care about anything, they'll just do their thing. I don't mind going to Jeppestown if I have to, but I don't want to find myself in places where people can't behave just a little. Who knows how far they can take this shit and what they can do to you, if they don't mind doing that¹⁹ (entretien du 22 février 2015).

¹⁵ De nombreuses œuvres littéraires contemporaines prennent pour objet ce mythe urbain.

¹⁶ Guillaume, 2004.

¹⁷ Émission du 17 novembre 2014 : « 50 most violent cities on Earth (Joburg isn't there ; 3 other SA cities are) », site consulté le 3 décembre 2014, <http://www.702.co.za/articles/846/50-most-violent-cities-on-earth-joburg-isn-t-there-3-other-sa-cities-are>.

¹⁸ Houssay-Holzschuch, 2010.

¹⁹ Sine : J'ai entendu qu'ils faisaient l'amour devant tout le monde là-bas, ils s'en fichent, ils font juste leurs affaires. J'ai rien contre Jeppestown, j'irai si je dois y aller, mais je ne veux pas me trouver dans des endroits où les gens ne peuvent pas se tenir. Qui sait jusqu'où ils peuvent aller et ce qu'ils peuvent te faire si ça ne les dérange pas de faire ça.

3° récit [Buli] : There is a stripper joint that my friends and I went to in Marshall. I was passing one day and I was asking the security lady, and she was very cagy, thinking maybe that I was a cop, I said no I just want to check it out I said, and she reassured me saying it was safe, so we went.

[Chrystel] : Was there any incident ?

[Buli] : Actually a guy started kissing some **girl** nipples and they took it a bit far, but the security guard told them to go somewhere else, so it was fine²⁰ (entretien du 23 février 2015).

4° récit [Sinalo] : People were stooping, **people were having sex on the dance floor**. It was disgusting, full, hot, lousy drunk people... They were not acting civilized²¹ (entretien du 23 février 2015).

5° récit [Tikhe] : The first time when there was no strippers it was fine, beer was like 5 rand, and shooters were free, so we went for that. And then **they introduced the stripping thing**, and then I went, and then people were just having sex in front of my eyes. I was like, this is traumatizing, somebody just putting on a condom... I saw it with my eyes. I saw it and I was so disgusted, I just left. They started on stage, then took it to the room. The guy was actually ready to penetrate **the girl**, they were both naked, on stage, tons of people, the guy was super drunk, and for me, it was a totally out of control²² (entretien du 24 février 2015).

La question, ici, n'est pas celle de la réalité des faits, mais bel et bien des expériences contrastées d'un même lieu, et de la diffusion de récits qui, en circulant, prennent une allure de plus en plus apocalyptique. Ainsi, alors que le récit de Sinalo se borne à décrire une expérience spécifique, celui de Sine opère une généralisation, comme l'indique le passage du *past continuous* (prétérit continu) chez Sinalo au présent de vérité générale chez Sine (cf. passages en italique). Celui de Tikhe, très théâtralisé, remet néanmoins l'événement décrit en perspective, puisqu'il aborde une autre expérience, plus calme, de ce lieu, avant l'incident raconté. De même (cf. passages en gras), alors que dans le récit de ceux qui ont assisté à la scène les personnes impliquées sont présentées de manière assez vague (« a girl », « people », « they », « a guy »), dans le premier récit la femme concernée est clairement identifiée comme étant une stripteaseuse, alors même que la locutrice n'était pas là et a entendu cette histoire de quelqu'un d'autre. Enfin, le passage de la relation sexuelle ébauchée, qu'évoquent les récits de ceux qui ont assisté à la scène, au viol que rapporte quelqu'un qui n'y a pas assisté est emblématique des transformations que peut subir un même récit en se diffusant.

Au croisement de ces cinq expériences, qu'elles soient réelles ou imaginées à travers la mise en récit d'une anecdote entendue, se constitue un « lieu », au double sens du *topos* latin : lieu physique, et lieu littéraire/narratif. La coalescence des deux empêche de réellement les dissocier, de sorte que l'expérience du lieu (en l'occurrence ici Cherry Lane) se fait sous le signe de cet autre lieu narratif, à l'aune duquel il est vécu, appréhendé. Ce rapport aux espaces urbains, médié par une série d'avatars, pourrait se nommer distance narrative, au sens où entre l'espace et son appréhension vient s'intercaler une narration, un récit. Il est fondamental en ce que, étant rarement remis en question par une expérience réelle du centre-ville

²⁰ Chrystel : Y-a-t-il eu un incident ? Buli : Ouais un mec a commencé à embrasser les tétons d'une fille et ils sont allés un peu loin, mais le garde de sécurité leur a dit d'aller ailleurs, donc ça allait. Buli : Y'a un club de striptease où je suis allée avec des amis sur Marshall. J'y passais un jour et je posais des questions à la garde de sécurité, mais elle était très méfiante, pensant peut-être que j'étais de la police. Je lui ai dit que non, que je voulais juste voir l'endroit, elle m'a rassurée en me disant que ça ne craignait pas, du coup on y est allés.

²¹ Sinalo : Les gens étaient bruyants, ils faisaient l'amour sur la piste. C'était dégoûtant, surpeuplé, étouffant, plein d'ivrognes inconscients. Ils ne se comportaient pas comme des gens civilisés.

²² Tikhe : La première fois, quand y'avait pas les stripteaseuses, ça allait. La bière coûtait 5 rands et les shots étaient gratuits, c'est pour ça qu'on y est allés. Puis ils ont commencé les histoires de striptease. J'y suis allée, et les gens faisaient l'amour devant moi. C'était traumatisant, un mec enfilait un préservatif... Je l'ai vu de mes yeux. J'ai vu ça et j'étais tellement dégoûtée, je suis juste partie. Ils ont commencé sur la piste, puis ils sont allés dans une chambre. Le mec était carrément prêt à pénétrer la fille, ils étaient tous deux nus, sur la piste, avec des tonnes de gens autour. Le mec était complètement ivre, ça m'a semblé totalement hors de contrôle.

nocturne, il continue de dicter le récit dominant porté sur lui, comme espace uniformément dangereux et majoritairement désert, et influe sur les pratiques. L'espace urbain est ainsi appréhendé à travers le prisme d'un écheveau de récits, d'anecdotes, de rumeurs qui le déréalisent.

Le rapport des classes dominantes aux espaces nocturnes de Johannesburg se caractérise par un jeu de distance et de proximité. Présentés dans les discours des classes aisées du Maboneng Precinct comme désertés et dangereux, ces espaces exercent en même temps une certaine fascination dans l'imaginaire urbain, en lien avec les récits et rumeurs dont ils sont le cadre. Dans ce contexte, les pratiques spatiales nocturnes des résidents et usagers de Maboneng sont marquées par l'ambivalence : des dynamiques d'investissement accru dans les espaces nocturnes centraux s'accompagnent de dynamiques de retrait, ou tout au moins de gestion de la distance. A l'évitement pur et simple se substitue désormais une insertion négociée dans les espaces nocturnes centraux, sous le signe de la sécurisation, cette dernière devenant un préalable indispensable à l'appréhension des espaces nocturnes.

BIBLIOGRAPHIE

- ARLOW, J. A., « Depersonalization and derealization », *Psychoanalysis - A General Psychology*, 1966, pp. 456-478.
- BEAVON, K. S. O., *Johannesburg : the Making and Shaping of the City*, Pretoria, Unisa Press, 2004.
- CHATTERTON, P. et HOLLANDS, R., *Urban Nightscapes : Youth Cultures, Pleasure Spaces and Corporate Power*, Londres, New York, Routledge, 2003.
- CLERVAL, A., *La Gentrification à Paris intra-muros : dynamiques spatiales, rapports sociaux et politiques publiques*, thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne-Paris 1, 2008, consultable par tel.archives-ouvertes.fr.
- DAWSON, A., « Geography of fear : crime and the transformation of public space in post-apartheid South Africa », dans S. Low and N. Smith (eds), *The Politics of Public Space*, New York, Routledge, 2006, pp. 123-142.
- DIRSUWEIT, T., « Johannesburg : fearful city ? », *Urban Forum*, 13, 3-19, 2002, pp. 4-19.
- GRAVARI-BARBAS, M., « Belle, propre, festive et sécurisante : l'esthétique de la ville touristique », *Norois*, 178 (1), 1998, pp. 175-193.
- GRAVARI-BARBAS, M., « La ville à l'ère de la globalisation des loisirs », *Espaces*, 234, 2006, pp. 48-56.
- GUILLAUME, P., *Johannesburg. Géographies de l'exclusion*, thèse de doctorat, Université de Reims, 2000.
- GUILLAUME, P., « La violence urbaine à Johannesburg. Entre réalité et prétexte », *Geographica Helvetica*, 59, 2044, pp. 188-198.
- GUINARD, P., *Johannesburg : l'art d'inventer une ville*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M., *Crossing boundaries*, tome 1 : *Itinéraire scientifique* ; tome 2 : *Publications* ; tome 3 : *Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid*, thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne-Paris 1, 2010, consultable par tel.archives-ouvertes.fr.
- SARLIN, C. N., « Depersonalization and derealization », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 10 (4), 1962.
- SMITH, N., « New globalism, new urbanism : gentrification as global urban strategy », *Antipode*, 34 (3), 2002, pp. 427-450.

Nuits, objets de peurs et de désirs à Maboneng (Johannesburg, Afrique du Sud)

Résumé

Cet article analyse les représentations entourant la nuit à Maboneng, espace situé dans le quartier de Jeppestown (Johannesburg), à l'aune de certaines logiques de « déréalisation ». Ce concept, emprunté à la psychologie, désigne l'écart, voire la dissociation qui s'insinue entre l'expérience et la représentation. Les classes dominantes qui gentrifient Maboneng se caractérisent par un rapport paradoxal à la nuit où se mêlent peur et désir, de sorte que si les espaces nocturnes sont craints et évités, ils sont aussi et surtout convoités. A défaut d'être pratiqués en dehors de l'enceinte fermée du club, ils sont abordés à distance, et notamment à travers des récits, anecdotes personnelles et rumeurs qui leur donnent un caractère mythique. L'expérience concrète de la nuit se fait ainsi à l'aune de cette autre nuit narrative, renforçant la distance – liée à l'histoire urbaine de Johannesburg – entre classes dominantes et espaces nocturnes centraux.

Nights, objects of fear and desire in Maboneng (Johannesburg, South Africa)

Abstract

This article focuses on nocturnal representations in Maboneng, a space situated in the neighbourhood of Jeppestown (Johannesburg), through the concept of derealization. Borrowed from psychology, this concept analyses the gap, or even the dissociation, that can occur between experience and representation. The dominant class that gentrifies Maboneng has an ambivalent relation to the urban night spaces – feared and avoided, but also and desired and coveted. If the dominant class do lack the experience of Johannesburg's central night spaces, outside of the closed night clubs, they do, however, approach them from a distance and through stories, personal anecdotes and rumors. This distance imbues night spaces with a mythical aura. The concrete experience of the night is mediated by another night, a narrative one, which reinforces the distance that have been created – due to Johannesburg's urban history – between dominant classes and central nocturnal spaces.

Mots clés

Déréalisation ; désir ; gentrification ; nuit : peur ; représentations.

Keywords

Derealization ; desire ; gentrification ; fear ; night ; representations.